

Séquence IV - Une Enfance dans la guerre

Simone Weil, Une Vie, 2007

[...]

La logique des camps est implacable : le malheur des uns y atténue celui des autres. L'arrivée en masse des Hongrois à Birkenau a créé une sorte d'abondance. Ils étaient chargés de victuailles, entre autres des pâtés, des saucissons, du miel, ainsi que du pain noir qui n'avait rien à voir avec notre pain à la sciure de bois. Ils débarquèrent aussi avec des valises pleines de vêtements. Une épouvantable tristesse m'étreignait en voyant, éparpillés sur le sol, les vêtements des personnes qui venaient d'être gazées. Toutes ces affaires étaient ensuite ramassées et expédiées au Canada, surnom du commando où s'effectuait le tri des bagages. C'est là que des déportées triaient les vêtements avant leur envoi en Allemagne. Plus il arrivait d'affaires dans le camp, plus les vols étaient nombreux. Je me souviens d'être passée une fois devant le bloc où habitaient les filles du Canada. Elles avaient réussi à aménager leur baraque, et même si elles dormaient toujours sur des châlits, leur confort était sans rapport avec le nôtre. Elles portaient une lingerie magnifique.

Par contraste avec l'absolue misère qui régnait, le Canada constituait une sorte d'enclave magique au coeur du camp, d'abord parce qu'en émanait une image de richesse et d'abondance, ensuite parce que le Canada alimentait toutes sortes de trafics. Encore fallait-il, pour accéder à ce commerce, qu'on ait quelque chose à échanger, ce qui n'était le cas que d'une infime minorité à laquelle, étant démunies de tout, nous n'appartenions pas. Dans ce trafic hétéroclite, on trouvait des objets de valeur, qui circulaient sous le manteau, ou bien étaient cachés dans l'espoir d'une récupération ultérieure. Les bijoux qui n'étaient pas cachés étaient troqués : une alliance en or contre un pain, ce qui donne une idée de la hiérarchie des valeurs dans le camp. Si on voulait une cuillère pour manger, il fallait l'« organiser », selon le terme consacré ; on se privait pendant deux jours de pain pour payer la cuillère. En dehors du Canada, l'échange fonctionnait aussi, mais à des niveaux plus modeste. Par exemple, si quelqu'un avait besoin d'une paire de chaussures, il se privait de pain pour l'acheter à quelqu'un d'autre. Un peu partout, le chapardage était monnaie courante. Même si l'on gardait ses chaussures sur soi, il arrivait tout de même qu'on vous les vole pendant la nuit.



J'étais au camp depuis deux mois lorsque j'ai croisé une architecte polonaise survivante du ghetto de Varsovie. Elle faisait partie des gens qui s'étaient enfuis par les égouts avant d'être rattrapés, puis envoyés au ghetto de Lodz et enfin déportés à Aushchwitz. Issue de la bourgeoisie de Varsovie, cette jeune femme parlait français. Nous avons sympathisé. Me voyant vêtue de haillons, car les SS n'hésitaient pas à déchirer les vêtements pour mieux nous humilier —, elle tint à m'offrir deux robes assez jolies, à ma taille, qu'elle avait sans doute « organisées » au Canada. Je portais donc une vraie robe, ce qui constituait un bonheur sans nom. J'ai fait cadeau de l'autre à une amie que je rencontre toujours, et qui aujourd'hui encore s'étonne : « Quand je pense que tu m'as donné une robe au camp ! »